XIV

LA BIBLIOGRAPHIE CLASSIQUE A L'AGE DE L'INFORMATIQUE

PAR JULIETTE ERNST
Directrice de l'*Année Philologique*.

Ayant participé à deux Colloques où fut traité le sujet qui m'a fourni le titre de ma communication, j'ai pensé vous intéresser en esquissant devant vous les débats qui les ont animés et les résolutions qui y ont été prises.

Le premier de ces Colloques a eu lieu à New York il y a deux ans, les 23 et 24 octobre 1981. Il était organisé par l'American Philological Association qui avait réuni quelques bibliographes et savants américains et canadiens, et avait eu la générosité d'inviter des spécialistes venus de France : c'étaient de Paris M. Irigoin, de la Sorbonne, M^me^ Duvoisin-Bammate et moi-même de *l'Année philologique*, M^lle^ Bayle, de l'Institut de Recherche et d'Histoire des Textes (I. R. H. T.), à laquelle s'étaient jointes M^me^ Beaud et M^lle^ Guillaumont, de la même institution, qui se trouvaient en mission au Canada à ce moment-là ; de Lille étaient venus MM. Losfeld et Ancher. En tout vingt et un participants. Le Président était M. Bowersock, de la School of Advanced Study, de Princeton.

Le document de base qui nous avait été fourni était un projet élaboré par M. Bagnall, le papyrologue de Columbia University, tendant à informatiser la bibliographie courante en utilisant les installations, extrêmement perfectionnées, de la Modern Language Association (M. L. A.), qui occupent deux étages d'un immeuble de la 5^e^ Avenue et emploient sur place une quarantaine de collaborateurs. L'informatisation de la bibliographie courante devait s'accompagner de celle de la bibliographie rétrospective par la création d'une banque de données grâce au *Thesaurus Bibliographiae classicae*, du P. LaRue, de l'Université du Québec à Trois-Rivières. J'ai déjà eu l'occasion de vous entretenir de l'énorme compilation sur laquelle doit reposer ce *Thesaurus* et qui s'intitule « Dossiers de Bibliographie classique » : ceux-ci comportent, rangés par auteurs, puis par disciplines selon le classement de l'*A. Ph.*, les dépouillements de toute la Collection de Bibliographie classique, ainsi que de toutes les bibliographies plus anciennes, le Fabricius, le Engelmann-Preuss, le Klussmann, la *Bibliotheca philologica classica*, les Berichte du Bursian, et leur successeur *Lustrum*, etc. Malheureusement, les sources très diverses auxquelles les Dossiers ont

puisé impliquent de notables différences dans le système de références, dans le classement des rubriques, dans les formes données aux noms d'auteurs. Un travail d'unification considérable s'impose donc avant de pouvoir programmer utilement une telle bibliographie rétrospective. Un examen des modalités de ce travail a fait l'objet de missions de membres de l'I. R. H. T. au Canada. Une autre source de pluralisme dans la documentation risque de résider dans la multiplication de petits centres de documentation spécialisés et décentralisés. Ils sont parfois informatisés, l'informatisation se réalisant plus facilement sur des sujets relativement restreints, mais ils adoptent des systèmes différents — ce qui nuit à l'échange des données et à la perspective d'une informatisation généralisée.

Mais revenons à l'informatisation de la bibliographie courante. Dans l'esprit de M. Bagnall, elle devait inclure non seulement l'*A. Ph.*, mais toutes les autres sources bibliographiques, telles que la Bibliographie papyrologique de la Fondation Égyptologique Reine Élisabeth, le Bulletin critique de M^me^ Jeanne et M. Louis Robert, la Bibliographische Beilage du *Gnomon*, etc. Toutefois, ce projet ne devait pas même être discuté par nous, car une visite faite dès le premier jour du Colloque aux installations de M. L. A. devait convaincre les plus compétents que celles-ci n'étaient pas adaptables aux besoins des études classiques.

Auparavant les participants avaient entendu tout d'abord un rapport de moi-même sur les méthodes artisanales employées pour l'élaboration de l'*A. Ph.*, seules susceptibles de maintenir le niveau scientifique de notre bibliographie, puis un rapport de M. West, directeur de notre American Office, sur la partie des dépouillements qui incombe à cet organisme, qui est réalisée selon nos méthodes artisanales, mais qui est ensuite entièrement informatisée, c'est-à-dire confiée à la mémoire d'un ordinateur, l'Université de la Caroline du Nord disposant d'un système très élaboré d'ordinateurs du type IBYCUS. Il est à remarquer toutefois que les données ainsi confiées à l'ordinateur de Chapel Hill ne sont pas forcément conformes à celles définitivement entérinées dans l'*A. Ph.*, car les fiches tapées à Chapel Hill qui me sont transmises subissent parfois de ma part des modifications soit dans la présentation, soit dans le classement. Ainsi seul le texte imprimé de l'*A. Ph.* fait foi.

La discussion porta notamment sur la multiplicité et la diversité des questions auxquelles la banque de données aurait à répondre et sur le difficile problème des « mots-clefs », trop souvent choisis dans les bibliographies existantes de façon simpliste, en prenant dans le titre ou le résumé un ou deux mots qui ne rendent pas compte de l'intention ou de la portée du livre ou de l'article et ne signalent pas forcément

telle information de détail qui peut être capitale pour le chercheur. On peut aussi raisonnablement se demander si une accumulation de références sur un mot abstrait est vraiment utile. S'agissant d'auteurs ou de sujets, on peut espérer qu'une banque de données faciliterait la tâche de grands spécialistes qui auraient assez d'autorité et de dévouement pour composer ce dont nous avons le plus grand besoin, à savoir des bulletins critiques faisant le départ entre les contributions de valeur et celles qui peuvent être négligées sans dommage. On éviterait en revanche un type de bibliographie qui accompagne souvent les travaux de débutants, lesquels offrent un déballage de fiches sans doute tirées des volumes successifs de l'*A. Ph.*, représentant ouvrages et articles dont il est quasiment impossible que l'auteur ait pu lire et étudier la totalité. J'ai été heureuse d'entendre M. Wells, de l'Université d'Ottawa, président du Comité de Bibliographie de l'American Philological Association, me rencontrer dans la critique de ce type de bibliographie. Pour ma part, j'estime que la pire chose qui puisse arriver à un jeune chercheur commençant un travail serait de n'avoir qu'à presser un bouton pour être accablé d'une masse de données sur son sujet, dont comme débutant il serait incapable d'apprécier la valeur. Notre forme de bibliographie correspond à une certaine conception de la recherche qui s'exerce non à partir d'une accumulation préalable de données, mais de proche en proche — une démarche du chercheur lui ouvrant une nouvelle perspective qu'il explorera et qui pourra changer son orientation.

Un problème important qui fut aussi débattu est celui de savoir jusqu'à quel point une banque de données pourrait favoriser et multiplier les contacts interdisciplinaires. Tout à fait en marge des études classiques, des découvertes décisives peuvent être faites dont l'influence sur nos études n'apparaît pas immédiatement ; c'est particulièrement vrai dans le domaine de l'ethnologie, de l'anthropologie, de la psychologie, de l'histoire des sciences et des religions ; elles nous sont parfois obligeamment révélées par des tirages à part et pénètrent ainsi dans l'*A. Ph.* ; on peut concevoir que, dans ces domaines marginaux, des mots-clefs judicieusement choisis pourraient attirer l'attention sur ces relations nécessaires entre disciplines non évidemment apparentées.

Devant la complexité et la multiplicité des problèmes abordés, dont il était exclu, en deux jours, d'esquisser même une solution, la décision fut prise de constituer un comité chargé d'étudier la possibilité et les modalités de la création d'une banque de données, en multipliant les expériences portant sur différentes périodes, différents sujets et différents auteurs et utilisant divers systèmes pour en tester l'efficacité. Des Centres pourraient être créés pour exécuter ces expériences et des spécialistes recrutés à cet effet.

A Lille, le Centre de Recherche et de Documentation bibliographiques pour l'Antiquité classique a, sous la direction de M. Losfeld, simulé l'informatisation des années 1965-1974 de l'*A. Ph.* pour les rubriques : Mythographie et Folklore, Histoire religieuse et Mythologie, Littérature narrative (à l'exclusion de l'historiographie) et pour trois auteurs : Apulée, Lucain et Pétrone. M. Losfeld a rédigé sur ces expériences un rapport fort intéressant. Les remarques auxquelles a donné lieu ce travail sont celles auxquelles on pouvait s'attendre : en ce qui concerne les monographies, le titre étant seul donné dans l'*A. Ph.* et non le sommaire, des données essentielles de l'ouvrage peuvent échapper à l'indexation ; en ce qui concerne les articles, les résumés ne sauraient énumérer les données de détail susceptibles de répondre à telle interrogation ; quant aux renvois, ils ne peuvent rendre compte de la multiplicité des croisements d'une rubrique à l'autre que tel document pourrait suggérer. Tout cela pour en arriver à la conclusion que tout document devrait être étudié en profondeur et pourvu d'autant de descripteurs ou mots-clefs que possible tirés de thesaurus portant sur les auteurs, la géographie, la thématique, auxquels, à mon avis, il faudrait ajouter la prosopographie. Il n'est pas interdit de rêver aux possibilités qu'offrirait une telle documentation. Elle ne saurait naturellement exclure le travail qui consiste pour chaque chercheur à prendre personnellement connaissance du document et à en méditer les enseignements ; elle l'y conduirait même.

Le second colloque, intitulé Table ronde, a eu lieu à Besançon, les 18, 19 et 20 novembre 1982. Il était organisé par le Centre de Documentation et Bibliographie philosophiques de M. Gilbert Varet et placé sous la présidence de M. Pierre Lévêque. Le sujet en était plus vaste que celui du Colloque de New York : « Les disciplines humanistes et leurs bibliographies à l'âge de l'informatique », ces disciplines étant l'Antiquité classique, la linguistique et la philosophie. La participation, plus nombreuse, comportait une proportion plus importante d'informaticiens, de bibliothécaires, d'ingénieurs et de techniciens.

Le rapport qui m'a paru le plus important pour nous et le plus significatif est celui qui fut présenté par M. Gardin, l'orientaliste. Il tendait à montrer que l'analyse ou la recherche des « contenus » des données bibliographiques usuelles en vue de constituer des banques de données implique que l'on s'entende sur certaines homologies sémantiques, au-delà des différences d'expression. La nécessité de cette recherche existait avant l'informatique et l'introduction de l'ordinateur ne la modifie ni ne la facilite. Si elle n'est pas très avancée dans nos disciplines, cela tient à leur caractère même. « Il est en effet concevable que l'on s'entende entre physiciens ou ingénieurs sur le « contenu » d'un texte de physique ou de technologie et par conséquent sur quelques

façons de le représenter aux fins de recherches sur contenu, il est en revanche difficile, voire contradictoire, d'imaginer que l'on puisse parvenir un jour au même accord dans le cas des textes qui nous occupent — littéraires, historiques, philosophiques ». On peut donc s'interroger sur le projet d'une éventuelle formalisation de l'analyse de contenu dans nos disciplines et promouvoir plutôt l'étude de problèmes qui se posaient avant l'informatique et qui constituerait un programme d'épistémologie des sciences humaines. Ces considérations, venant d'une autorité aussi généralement reconnue en matière de documentation que M. Gardin, confirment mes réticences concernant l'efficacité des « mots-clefs » pour l'indexation. Ce sujet est un de ceux qui doivent être discutés dans une réunion de travail faisant suite à la Table ronde de Besançon, qui aura lieu à Paris lundi prochain 14 novembre, et à laquelle je me propose de participer.

De mon côté, j'ai refait en français à Besançon le rapport que j'avais fait en anglais à New York sur les méthodes artisanales employées pour composer l'*A. Ph.* J'ai à nouveau insisté sur le caractère de notre bibliographie qui doit être non seulement un ouvrage de consultation, mais aussi un ouvrage de lecture — ce qu'elle est effectivement, surtout dans les pays, ou les universités, pauvres en ressources bibliothécaires. Comme à New York, ce rapport a été fort bien accueilli à Besançon. Une Commission ayant été créée pour l'élaboration d'une résolution « sur l'articulation des recherches documentaires en bibliographie classique », celle-ci a reconnu la place centrale qu'occupe l'*A. Ph.* dans ce domaine et recommande notamment que soit recherchée la complémentarité des équipes déjà engagées sur des champs spécialisés et dont certaines sont informatisées (ainsi celle de M. Ginouvès à Nanterre sur la mosaïque antique). Une réunion doit avoir lieu au début de 1984 entre les responsables de l'*A. Ph.* et les chefs des équipes spécialisées pour étudier les modalités d'une collaboration éventuelle. Lorsque je posséderai une liste de ces centres spécialisés, je la publierai dans l'*A. Ph.* pour que les consultants désireux d'obtenir sur les sujets traités par eux des renseignements plus détaillés et peut-être plus immédiats que ceux fournis par l'*A. Ph.* puissent s'adresser à ces organismes. C'est en effet dans ce sens que pourra s'instaurer la collaboration désirée, les centres spécialisés ayant accès, dans certains cas, à une documentation que l'*A. Ph.* aurait de la peine à se procurer. Une entente de ce genre s'est déjà établie, pour l'archéologie en général, avec les responsables de l'*Archäologische Bibliographie.* On voit l'intérêt que présentera cette liste qui s'accroîtra à mesure que de nouveaux centres, ou des centres restés ignorés s'annonceraient à moi. Il pourrait en résulter aussi un certain allégement des tâches de l'*A. Ph.* qui se verrait dispensée de rechercher des publications locales ou trop strictement

spécialisées qui, en revanche, auraient leur place dans les dépouillements de ces centres.

Vous voyez que les résultats obtenus au cours de ces deux colloques consistent surtout en résolutions qui requièrent de la part des intéressés, c'est-à-dire des classicistes qui attachent une importance particulière à l'informatisation de nos études, des expériences et des recherches susceptibles d'être ensuite discutées en commun. Peut-être jugerez-vous ces résultats assez minces, mais pour moi ils sont d'une importance capitale, car ce qui a été reconnu aussi bien à New York qu'à Besançon, c'est la différence essentielle entre la bibliographie, qui fournit les données, et l'informatique, qui les exploite. Notre rôle à nous, bibliographes, c'est de fournir des données d'une haute qualité, dignes d'être confiées à des mémoires d'ordinateurs, sans oublier que nous avons chaque année à présenter au monde savant un volume qui, parcouru d'un bout à l'autre, lui apporte un aperçu de la production dans notre domaine. Notre principale préoccupation reste de maintenir la qualité de l'*A. Ph.* et nos efforts continueront à s'exercer dans ce sens. Cela n'exclut pas une réflexion sur nos méthodes en fonction de la perspective de l'informatisation, et la nécessité de rester en contact avec nos collègues informaticiens, afin de nous tenir au courant de l'avancement de leurs travaux. Mais nous n'avons pas à acquérir leur formation — formation qui exige d'être constamment mise en pratique et tenue à jour, ce dont nous n'avons ni le temps, ni l'intention, ni la possibilité.

Pour l'organisation du travail de l'*A. Ph.*, telle que je l'ai présentée à New York et à Besançon, je renvoie à l'exposé que j'en avais fait ici même en 1978 (cf. *R. É. L.*, LVI, p. 413-425). Les modifications qui seraient à y apporter sont signalées dans les Avant-Propos aux volumes de l'*A. Ph.* parus depuis. Je recommanderai instamment à ceux qui nous consultent de lire toujours ces textes qui les renseignent sur la vie de notre bibliographie, ainsi que la Note de consultation, où leur attention peut éventuellement être attirée sur certaines particularités nouvelles, notamment des index. De nombreuses questions qui me sont adressées y trouveraient, sans mon intervention, leur réponse. Je prierai aussi les auteurs de m'adresser dès sa parution, une fiche signalétique complète de leur œuvre, et d'y joindre photocopie du sommaire, afin de faciliter l'indexation et les renvois. Enfin tous ceux qui collaborent à des recueils occasionnels (Actes de Congrès ou de Colloques, Mélanges, etc.) devraient, pour assurer le rayonnement même de leur contribution, inviter expressément les responsables du volume en question à m'en envoyer un exemplaire gratuit.

L'utilité pratique de ces appels, sur lesquels j'achèverai cette communication, n'échappera à personne.